

Par Josette Méasson

Les cannibales

Sur les côtes du Brésil pendant tout le XVI^e siècle, marins, cartographes, marchands et aventuriers rencontrent des êtres humains dont ils ne soupçonnaient nullement l'existence. Si la nudité des Indiens et leurs manières de vivre les intriguent grandement, l'anthropophagie, pratique naturelle et rituelle, les heurte profondément. Les Tupinambas, fréquentés par les Normands dès le début du siècle, sont traditionnellement décrits sur les cartes marines. Les récits de voyages d'autres navigateurs comme cosmographies vont rapporter ces témoignages et descriptions terrifiantes de ces moeurs cannibales.

C'est un choc culturel profond. Terreur ancienne inscrite dans les mythes, tel celui d'Ulysse et de sa rencontre lors de son errance sur les mers, avec le Cyclope. Polyphème dévore presque tous les compagnons d'Ulysse, ce que feront aussi les habitants de l'île des Lestrygons. Horreur très grande que celle qui consiste à dévorer la chair crue : elle assimile l'homme à l'animal, le fauve, c'est-à-dire le sauvage.

Ce tabou de la chair humaine est bien présent chez les hommes de la Renaissance très friands des oeuvres de l'Antiquité : Ulysse, Poséidon, les Nymphes et dieux de la mythologie accompagnent poètes et peintres. Mais la force de l'interdit est d'autant plus exacerbée en cette période sinistre et sanglante des guerres de Religion.

Tous les écrits vont faire part de la stupeur devant l'anthropophagie, mais vont s'efforcer d'analyser, découvrir le sens, trouver une explication à cette transgression. On tue son ennemi et on le mange ou bien on tue et on mange les vieux, pourquoi et comment, voilà ce que nous révèlent textes et cartes.

Cartes marines : l'exemple du planisphère de Pierre Desceliers

Sur le splendide planisphère de 1550 de Pierre Desceliers, une illustration attire notre attention. A l'est, aux confins de l'Asie et de la mythique Grande Jave, un cartouche intitulé *Angama* fait face à cette image pour le moins insolite de personnages monstrueux s'apprêtant à découper un être tout aussi étrange sur un banc de bois.

Que nous dit le cartographe : « Au pays de Angama sont gens sauvages ydolatres bestiallement vivans, dictz antropofagi difformes ayans la teste dentz yeulx quasi come chiens, ont telle coustume achètent les corps des Anciens...et après leur Trepas les mengent... »

Nous voici en face des cynocéphales ou hommes à tête de chien tels que les décrit encore la Chronique de Nuremberg d'Hartman Schedel de 1493, ouvrage bénéficiant toujours d'autant de notoriété.

Les Anciens -comme Pline- ont diffusé largement les figures de ces races d'hommes monstrueux, d'êtres hybrides. Le chien, symbole de brutalité, de bestialité, de dévoreur de cadavres, tel que fréquemment rencontré dans les mythes, est ici la composante de cet homme monstrueux qu'est le cynocéphale.

L'anthropophage est classé parmi les monstres au XVI^e siècle comme nous le rappelle Claude-Claire Kappler,¹ et le représenter dans ces endroits nouvellement

découverts ou totalement inconnus n'est pas anodin : il nous alerte sur la dangerosité liée à l'inconnu, celui des mœurs comme celui de la faune ou du climat.

Manger les êtres après leur mort est « une chose plus honeste ...que les laisser manger aux vers » ainsi se termine le cartouche Angama. On trouve cette attitude face aux vieillards et à la mort dans d'autres textes, comme le récit fameux de Ludovico di Varthema ,2 *le voyage de Ludovico di Varthema en Arabie et aux Indes orientales (1503-1508)*.

Le chapitre sur l'île de Java montre les habitants mettant « en vente au marché » celui qui devient trop vieux. « ...Ceux qui l' achètent le tuent et le mangent après l'avoir fait cuire ». La même fin sera réservée au malade que l'on « tue sans attendre qu'il meure ». Même région du monde, mêmes mœurs.

Quant au Brésil, un long cartouche lui est consacré : on ne peut oublier le grand intérêt des Normands pour cette région. Longue description des coutumes des Tupinamba et de leurs mœurs belliqueuses et cannibales dans les dessins de tribus s'affrontant avec des massues et des flèches.

Lire ces lignes sur un planisphère ou dans un livre, tous deux fort célèbres à l'époque, montre bien l'importance accordée à ce sujet.

L'intérêt suscité chez un penseur comme Montaigne pour ces mœurs inconnues, l'interrogation qui en découle, font qu'il vient à Rouen en 1562, rencontrer des Indiens ramenés du Brésil. Il écrira alors son fameux essai *Des Cannibales*. Essai important car, comme on le verra, il fait partie d'une forme de pensée qui se développe en ce siècle tourmenté, l'interrogation sur l'Autre et la mise en perspective de ses propres mœurs chrétienne et européenne.



Au pays de Angama et l'image des cynocéphales.
Pierre Desceliers, planisphère, 1550, Add.24065 British Library
avec l'autorisation de la British Library. reproduction interdite.

Les récits de voyage et les cosmographies

« Il reste maintenant de sçavoir comme les prisonniers prins en guerre sont traittez au pays de leurs ennemis. Incontinent doncques qu'ils y sont arrivez, ils sont non seulement nourris des meilleures viandes...Mais aussi on baille des femmes aux hommes (et non des maris aux femmes)...Ils les gardent plus ou moins de temps , tant y a neanmoins qu'apres les avoir engraissez, comme pourceaux en l'auge, ils sont finalement assomez et mangez avec les ceremonies suyvantes. »

Ainsi commence le chapitre XV de *l'Histoire d'un voyage faicte en la terre du Brésil*

de Jean de Léry en 1578 .

Protestant, Jean de Léry sera l'un des protagonistes de la malheureuse expédition de Villegagnon au Brésil en 1557. Les heurts et affrontements entre catholiques et protestants, seront très vifs et rapportés dans son ouvrage publié 20 ans après.

Mais, ce qui nous importe ici, à savoir la partie consacrée au Indiens

*Toïoupinambaoult*s (les Tupinambas), elle occupe dans *L'histoire d'un voyage* une place très importante, longue et détaillée.

Les guerres sont continues entre tribus. Elles ne sont pas, à la différence des guerres européennes, destinées à conquérir des territoires. Nul besoin d'expansion chez ces indigènes qui vivent suffisamment des ressources qui les entourent. Les captures de prisonniers sont donc fréquentes et vont donner lieu à ces banquets « conviviaux » au cours desquels, ceux-ci ayant été auparavant engraisés et choyés pendant plusieurs mois seront proprement assommés, découpés, grillés sur le boucan ou bouillis. Toute la tribu participe et cette dimension est un aspect majeur du rite cannibale. On dévore le captif à la suite de rites précis, on ne se nourrit pas comme on le fait d'un animal, mais on absorbe une chair, celle d'un ennemi dont on se venge. La vengeance et l'obligation de la communauté d'y participer, voici ce qu'en rapporte Léry : « ...estans derechef resjouis à l'entour des boucans, sur lesquels avec oeillades et regards furibonds, ils contemplent les pieces et membres de leurs ennemis : quelque grand qu'en soit le nombre chacun, s'il est possible, avant que de sortir de là en aura son morceau ... » (c'est-à -dire »chacun pour se venger a un morceau du prisonnier »), « ...leur principale intention (ajoute Léry) est, qu'en poursuyvant et rongant ainsi les morts jusques aux os, ils donnent par ce moyen crainte et espouvantement aux vivants. »

Rituel de vengeance, rituel particulier auquel doivent se soumettre les guerriers qui ont tué les prisonniers, se tailladant et incisant le corps en de nombreux endroits, et enduisant les plaies de poudres qui ne peuvent s'effacer, « tellement que tant plus qu'ils sont ainsi deschiquetez, tant plus cognoist-on qu'ils ont beaucoup tué de prisonniers, et par consequent sont estimez plus vaillans par les autres. »

Effarement des Européens auquel répond « le rire de l'Indien » 3 devant les disputes opposant catholiques et calvinistes quant à l'Eucharistie.

Contemporain de Léry, Hans Staden, un marin allemand, embarqué sur un navire portugais, fait prisonnier des Indiens sur la côte du Brésil, fera le récit dans son livre très célèbre, *Nus, féroces et anthropophages*, de sa captivité. Sa terreur, à la pensée inéluctable qu'il allait être dévoré, il la décrit pendant des mois, et sera finalement et heureusement délivré par un Normand.

Paru en 1557, le livre a été considéré -comme celui de Léry - selon Lévy-Strauss, comme un véritable ouvrage ethnologique avant l'heure, tant sa description est fidèle et minutieuse des moeurs indiennes et rites cannibales. Staden comme Léry parlent de ce qu'ils ont vu. L'observation quotidienne des tribus, les échanges verbaux avec les Indiens est l'un des sujets principaux de ces écrits. L' effarement des Européens, leur fascination devant le spectacle des chants et des danses d'Indiens

« emplumassés », la cruauté d'une part, l'exaltation et la joie de l'autre, celle du prisonnier qui va mourir seront rapportés dans ces pages sans aucune fabulation.

Parler ainsi de l'anthropophagie c'est tenter de lui enlever son caractère terrifiant, en faire déjà un objet d'étude; c'est aussi être pleinement un homme de la Renaissance pour lequel l'observation devient le critère premier de la connaissance, bien loin des légendes et autres histoires impossibles, colportées jusqu'ici par les auteurs anciens et par les voyageurs crédules et peu soucieux de vérité.

Les guerres de Religion qui secouent la France en cette seconde moitié du siècle sont exportées en terres lointaines, en ce Brésil où s'affrontent calvinistes et catholiques sous l'oeil perplexe et goguenard des Tupinambas. Cette tragédie terrible, les penseurs y feront bien sûr référence, comparant le cannibalisme des Brésiliens avec l'horrible cruauté, la démence qui pousse les deux clans chrétiens à se détruire. Le massacre est tout aussi épouvantable, dénoncé pareillement chez Jean de Léry et Montaigne.

Les guerres indiennes et le cannibalisme qui en découle ne sont pas plus atroces que ce que découvre Léry à son retour en France : le siège de Sancerre et la Saint Barthélemy.

Relisons cette page de *L'histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, « Et sans aller plus loin, en la France quoy? ...durant la sanglante tragédie qui commença à Paris le 24. d'Aoust 1572...entre autres actes horribles à raconter, qui se perpetrerent lors par tout le Royaume, la graisse des corps humains (qui d'une façon plus barbare et cruelle que celle des sauvages, furent massacrez dans Lyon, apres estre retirez de la riviere de Saone) ne fut-elle pas publiquement vendue au plus offrant et dernier encherisseur? »

Montaigne interrogera les notions de barbare et sauvage concluant que « chacun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage ».

Illustration et force de l'image

Voir de ses propres yeux, écrire mais aussi montrer, impliquent de pouvoir dessiner ce que l'on découvre.

Jean de Léry déplore parfois la difficulté d'avoir « un expert en l'art de pourtraiture »⁴. Il est bien nécessaire pour les comprendre, de dessiner les animaux, les oiseaux aux plumes magnifiques dont se parent les Indiens, les plantes, et bien sûr les Indiens eux-mêmes dans leur village : le hamac, les huttes, le boucan, les carquois, flèches et autres armes, et enfin la mise à mort et la fête cannibale.

André Thévet, dans sa *Cosmographie universelle* et dans *les Singularitez*, Hans Staden dans son récit, inséreront des planches superbes.

Les gravures de Staden constituent un véritable document qui accompagne chaque chapitre, donnant force à un récit qui s'appuie sur cette expérience vécue : Indiens découpant éviscérant et rôtissant les ennemis faits prisonniers au combat.

Ces images d'anthropophagie seront quelques années plus tard, le centre de l'oeuvre de l'éditeur-graveur huguenot Théodore de Bry et ses *Grands Voyages*.

Dans la troisième partie, dont les très belles planches consacrées aux Indiens sont l'oeuvre du Normand Jacques Lemoyne de Morgues, le parti pris esthétique dans la représentation des Indiens à la manière des peintres de la Renaissance est manifeste. La grande beauté de l'ouvrage sert de mise en scène à une description réaliste des objets, des scènes de chasse et bien sûr de l'anthropophagie rituelle.

Assez insoutenable pour un Européen, cette mise en scène presque théâtrale est elle aussi cet élément constitutif de la pensée du XVI^e siècle : théâtre du monde, miroir, toute représentation tend à découvrir le monde et ses merveilles.

Texte et image se répondent pour créer chez le lecteur, questionnement et sentiment inouï de fascination et d'horreur.